

Comment les Russes ont guéri ma grippe asiatique

Autor(en): **Thévoz-Thévoz, Jacqueline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **49 (1961)**

Heft 14

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-269882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comment les Russes ont guéri ma grippe asiatique

Ce reportage ne prétend pas donner une vue générale et définitive de l'organisation des services médicaux en Russie. Il faut les considérer comme un document pittoresque, qui nous a paru digne d'être publié pour son authenticité et l'humour avec lequel il a été broché.

Le reportage d'une journaliste suisse de retour d'un voyage d'études à Moscou :

J'avais ramassé un microbe (ou plutôt un « crobe » tout entier !), probablement en passant dans une steppe, avec le luxueux train-fusée Tschop-Moscou. Quoi qu'il en soit, au sortir de la gare, j'étais brûlante, frissonnante, mouchante et toussotante. En attendant l'autobus, j'appuyai ma tête contre le mur d'une maison, me réjouissant déjà de trouver hôtel, lit, boisson chaude et confort.

Or, à cet instant précis, les événements et les gens se mirent à m'entourer avec passion. Si bien que tout se précipita sans que j'aie eu besoin d'ouvrir la bouche. Je fus d'abord couchée de tout mon long dans un « autobus spécial », commandé par téléphone. Puis, après un moment d'ébranlement, l'autobus s'arrêta net au milieu de la route, et le conducteur disparut.

Après un bon nombre de minutes, je fus tirée de l'autobus fantôme et engouffrée dans un « taxi spécial » pour une destination inconnue.

Cette destination prit plus tard la forme d'une vaste salle d'opérations administratives, où des femmes et des hommes en blanc, barbues comme des popes, nous prenaient la température, puis nous désignaient la porte.

De la dite porte, je fus guidée vers une ambulance dans laquelle gisait déjà un Australien qui devait être ou ivre, ou morphinisé, ou dopé. L'ambulance avait un klaxon à faire se lever les morts les moins bien conservés.

Mon dragon motorisé hurla durant une heure dans la nuit moscovite. L'Australien cherchait à embrasser l'une des infirmières, celle qui avait une voix d'ange. Leurs têtes se rapprochaient et me bouchaient la vue.

Petite anecdote de l'isolement

L'arrêt fut brusque et définitif. Je ne sais ni ne saurai jamais ce que sont devenus l'Australien et son ange. Le bâtiment où j'allais entrer semblait être un hôpital. Dans nos villes suisses, les hôpitaux ont de grandes entrées, avec à gauche, un secrétariat, à droite, une salle d'attente, au fond, un corridor, à l'étage supérieur, une salle d'opération, au second étage, les W.-C., et tout en haut, les salles de bain. Mon hôpital moscovite, lui, semblait n'être qu'une antichambre qui avait tout accaparé. Ayant pénétré dans la bâtisse, je me trouvais dans une petite pièce. On me fit asseoir sur une table d'opération en miniature. Derrière moi, il y avait un bureau, à ma droite, un cabinet au siège déjà baissé, à ma gauche, une baignoire, et en face de moi, un comptoir, c'est-à-dire une espèce de douane en petit. Une nuée d'infirmières, d'infirmières et de femmes de peine se glissaient entre ces meubles divers, ne parlant que de « tcha-tcha-tcha ».

Je dois avouer que je ne comprends pas un traitre mot de russe, à part le sens du mot « mir », signifiant « paix », que j'avais entendu jour et nuit, de Hyegeshalom à Kiev, et de Kiev à Moscou. Je demandai donc à l'infirmière la moins rébarbative : « Paix ? ». Elle me répondit affirmativement en me désignant la baignoire.

Une femme de peine fit couler l'eau, une eau extraordinairement cuivrée, et y fit flotter une espèce de nénuphar jaune, qui tenait à la fois de la perruche de poupée, des cheveux de clown, de la méduse et des emmêlures de peigne. Pendant que coulait doucement l'eau trouble, le reste du personnel féminin (les infirmières avaient disparu) ne perdait pas son temps. L'une tâchait la semelle de mes souliers, l'autre examinait la consistance de ma jupe, la troisième passait en revue mes sous-vêtements, la quatrième fouillait dans mon sac, la cinquième évaluait, la sixième dressait des listes en une dizaine d'exemplaires que je dus signer. Je compris qu'on allait me débarrasser entièrement et me soustraire tous mes biens pour les désinfecter.

J'escaladai donc la baignoire et me trouvais dans le liquide jaune. On frota entièrement mon corps fiévreux, y compris mes longs cheveux que l'on lissa, tressa et réunut au sommet de mon crâne, à la mode russe. Puis on me sécha et l'on me remit, en grandes pompes, mon uniforme d'hôpital qui se composait d'un grand nombre de pièces dépareil-

lées, toutes moins élégantes les unes que les autres : une chemise de toile très courte que les Vaudois appelleraient « pantet », une vaste culotte bleue marine de gymnastique pour retenir ledit pantet, une paire de gros bas de laine montants bruns foncés, deux petites gazes stériles pour retenir les bas au-dessus du genou, un pyjama rayé à la Grock, faisant l'office, sauf erreur, de robe de chambre, et enfin, pour couronner le tout, un linge de cuisine dont l'infirmière-chef surmonta ma tête tressée.

Dans cet accoutrement invraisemblable, je ressortis de l'hôpital, au bras d'un infirmier. Nous traversâmes à pas lents un grand parc. Je me disais : « Pourvu que personne ne me voie ». Je n'avais plus envie d'aller au lit. Ma fièvre s'était envolée dans le bain. Je n'avais qu'un seul désir : retourner en ville avant l'aurore. La nuit était claire et belle.

Mais cette fois-ci, on allait m'enfermer pour de bon. Je me retrouvai, quelques minutes plus tard, dans une petite cellule aux murs décrépis. Un petit lit de fer, une table de nuit encore humide, qui venait d'être repeinte à mon intention, un pot de chambre avec un couvercle de marmite à rôti par-dessus et un énorme numéro. A la fenêtre, un grillage serré. Une porte sans poignée qu'on ne pouvait fermer que de l'extérieur. Et c'était tout. La décrépitude des murs et les formes expressives des taches de moisie allaient être mes seules distractions visuelles, les hurlements des dragons ambulants se chargeant de me distraire l'oreille. Coupée du reste du monde, parce que dans un pavillon d'isolement pour grippés asiatiques, ne pouvant ni comprendre, ni me faire comprendre, ayant choisi la liberté, mais ignorant à quelle date on me la rendrait, je vécus là une existence de chartreux malade.

Grève de la faim et sauve-qui-peut final

Le premier jour, j'étais satisfaite de me trouver étendue, soignée, traitée, analysée. Cela me reposait. Le second jour, je commençai à trouver que la plaisanterie durait un peu trop : on analysait chaque parcelle de mon corps et de mon sang, alors qu'il ne restait de ma grippe asiatique qu'un petit rhume. Le troisième jour, je pris peur, car j'étais tout-à-fait guérie et ma vitalité, qui reprenait ses droits, se heurtait à mille interdits. J'essayais en vain de leur faire comprendre que je n'avais plus mal du tout, je faisais des exercices d'haltères devant le grillage de la fenêtre, la pièce droite contre le mur et le « pont » sur mon lit, j'exécutais cent vingt tours entre ma cellule et les toilettes, je sautais la table de nuit que j'avais mise en travers de la chambre, je chantais les Psaumes et les Matines, je faisais moi-même mon lit, mais rien n'y faisait : le corps médical en visagères-boucliers persistait à garder son nez bouché et continuait à me piquer les fesses, à m'ausculter le dos, à me tâter le ventre, à m'apporter des pilules et des philtres. Chaque soir, le passage du convoi funèbre devant ma cellule se faisait un peu plus fréquent. Ce convoi revêtait pour moi un très grand mystère : il consistait en un chariot grinçant sur lequel se succédaient des formes humaines inertes et absolument plates, comme si elles avaient été pilées par un rouleau compresseur. Etait-ce des opérés, des accidentés, des condamnés, des morts ? Ils étaient tous recouverts d'une couverture de laine noire. Dès la nuit venue, imperceptibles, deux infirmières de petite taille, à la mine patibulaire, l'une devant, l'autre derrière traînaient le chariot. Ils s'en venaient toujours de la gauche — et alors, la « chose » se trouvait dessus — et s'en repartaient vers la droite avec le chariot vide.

A partir de la quatrième nuit, je fus prise de cauchemars violents : je voyais défilé devant moi des charrettes fantômes, des chauves-souris comme des taches de Rorschach, des scènes de Chagall et de « Nuits sur le Mont-Chauve ». Je me sentais broyée par mille mains de Khirguizes sanguinaires, et m'éveillais en sursaut devant mes infirmières russes qui me secouaient doucement pour me faire avaler mes multiples potions.

Elles se mirent à prendre l'habitude de fermer la porte, ce qui ne fit qu'augmenter mon désarroi et ma solitude. Moi qui refusais à ma fillette le droit de laisser sa porte ouverte, la nuit, je me prenais à pleurer de rage lorsque mes douces géoliers m'enfermaient discrètement. C'est ainsi que je finis par me tourner plutôt vers la fenêtre grillagée.

Et ma prison prit, alors, une tout autre allure. Car, par le grillage de la fenêtre, je



Pour le temps de Noël
nous proposons à votre admiration cette "Main de Dieu" romane
se trouvant au musée de Barcelone

Cliché prêté par la « Vie protestante »

découvris la nursery d'en face, une espèce de long lit nuptial, dans l'herbe du parc, où reposaient une douzaine de nouveau-nés emmaillottés comme des momies d'Egypte. Cela me donna de l'URSS une idée de temps anciens, d'autant plus que les nouveau-nés étaient secoués, de temps en temps, par de plantureux nonnoux aux tabliers innombrables, qui chatouillaient collectivement douze paires de jupes et de menottes, et qui agitaient ces fameux rossignols que j'avais cru véritables, les ayant entendus chanter dans les arbres. O prison à barreaux où la liberté était dehors ! O Moscou, que j'entendais, de la fenêtre, chaque jour un peu plus fort !

J'eus des idées d'évasion. J'essayai de forcer le grillage de la fenêtre. Mais il était plus fort que moi. D'ailleurs, à supposer que je parvienne à m'enfuir à la barbe de mes infirmières, il aurait fallu, à défaut de mes propres vêtements, traverser tout Moscou en pantet, porte-pantet, bas de laine, jarretières de gaze et pyjama flottant. Il valait donc mieux attendre le Carnaval pour effectuer ma grande fugue.

En dernier ressort, je décidai de faire la grève de la faim, l'infirmière surveillante, une espèce d'Elsa Poppin à lunettes, m'ayant laissé entendre que j'en aurais encore pour dix jours au moins !

Durant deux jours et deux nuits, je refusai toute nourriture et toute boisson (Niet ! Niet ! Niet !) en versant toutes les larmes de mon corps, tournée contre le mur, auquel je donnais, de temps en temps, de grands coups de poings. Lorsque j'eus épuisé toutes les larmes de ma liberté perdue, je songai à d'autres événements tristes de ma vie, ce qui faisait que mes sanglots redevenaient bruyants et diluviens.

Un beau matin, le personnel du pavillon d'isolement, alarmé par l'état furieux de cette journaliste suisse qui devait donner, à son retour dans son pays, un compte-rendu fidèle de la Russie contemporaine, décida de lui rendre sa liberté. La doctoresse-chef vint s'asseoir sur le bord de mon lit et me dit, en allemand : « On ne pleure pas à Moscou. Ce soir, vous retournerez à votre hôtel ».

Malgré tout, je dois avouer que j'ai été admirablement soignée de ma grippe asiatique, et même trop bien soignée, à vous rendre fou.

J'ai gardé, de mon séjour à l'hôpital, une relique chérie : un petit morceau d'ouate. En Suisse, nos tampons de coton sont blancs comme neige alpine, plus blancs que le pain raffiné. En Russie, l'ouate a plus de sel, plus de race : c'est un véritable pain complet aux couleurs automnales, piqué de brins de paille et de foin. En ce qui me concerne, je craindrais d'en faire deux petits bouchons d'oreilles, contre les courants d'air et le bruit, de peur que les oiseaux du ciel ne les prennent pour leurs nids.

Jacqueline Thévoz-Thévoz

Les livres

L'Histoire de Noël
Labor & Fides, Genève

« Chers enfants, voici Noël, Jésus est né ! Grands et petits, pauvres et riches, s'offrent des cadeaux en disant : ce cadeau vient de l'Enfant Jésus. Ensuite, on te demande : que t'a-t-il apporté pour Noël, l'Enfant Jésus ? Tu énumères alors tout ce que tu a reçu. Mais un jour, un enfant a trouvé la vraie réponse : « Ce que l'Enfant Jésus m'a apporté ? C'est lui-même ».

Voilà comment commence « L'Histoire de Noël » racontée par Gobi Walder, texte français d'Emile Marion, illustrée de huit planches colorées par Sita Jucker. Un texte bien adapté, une très belle présentation, des illustrations de valeur. Un beau volume à offrir aux enfants.

« L'Ecolier romand »

Numéro spécial de Noël (40 pages)

Un numéro qui, à lui seul, est déjà un cadeau. Magnifiquement illustré — plusieurs dessins naïfs, d'après des très anciens bois — riche, varié, il fera la joie de vos enfants, dès 10 ans. Ceux qui aiment les nouvelles seront particulièrement gâtés, puisqu'ils y trouveront « L'aventure d'Anders », du grand écrivain norvégien Sigrid Undset (Prix Nobel), « Les Rois Mages », de Frédéric Mistral, et « Mille millions d'étoiles », de Simone Cuendet. Les amateurs de poésie auront de quoi composer un récital pour le grand soir... Les bricoleurs, eux, découvriront avec plaisir un encartage de Julie Du-Pasquier : « La Crèche des Mille et Une Nuits », et un ravissant bricolage de Suzanne Aitken : « Des santons parmi nous ». Et bien d'autres choses encore...

L'Annuaire des femmes suisses 1962

Cet annuaire a été rédigé pour la première fois non par sa fondatrice, Mlle Büttiker, mais par Mme Weder-Greiner, de Chardonne. Chaque présidente ou secrétaire sait qu'elle trouve dans cet annuaire, par les soins du secrétariat de l'Alliance, les noms et adresses des associations féminines nationales et internationales.

Achetez suisse

Dentelles, tissages, céramiques, bois, pailles, foulards, mouchoirs, à

ART RUSTIQUE SUISSE

H. Cuénoud, avenue du Théâtre 1, Lausanne



INSTITUT DE BEAUTÉ

LYDIA DAÏNOW

Ecole d'esthéticiennes

Place de la Fusterie 4

Genève

Tél. 24 42 10

Membre de la FREC